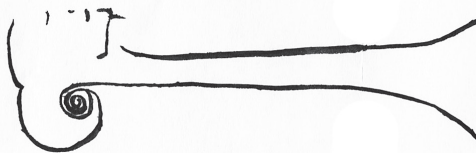
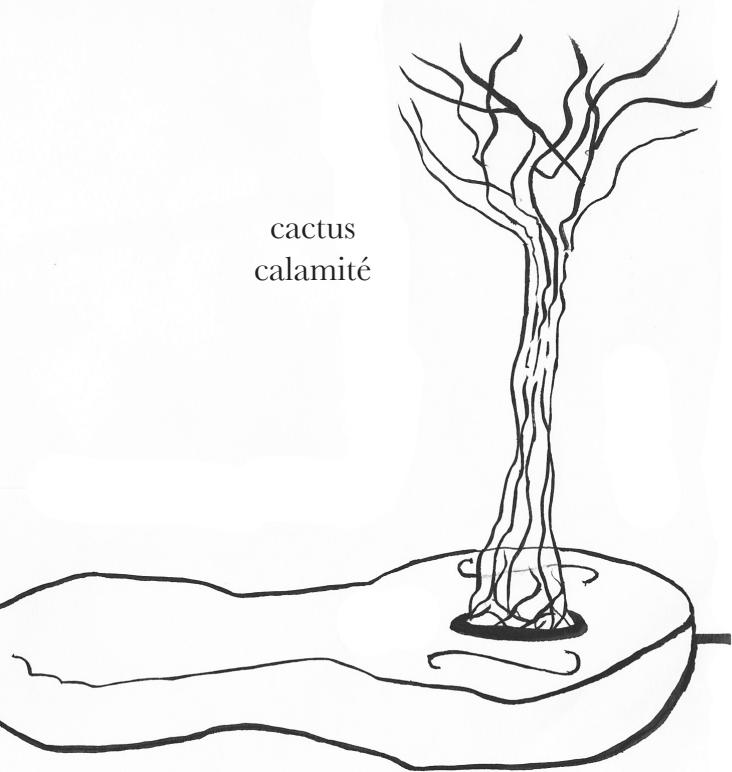


Un p'tit slow avec *Cactus Calamité* ?
Envoyez vos textes, dessins, photos à :
cactus.calamite@gmail.com



cactus
calamité



Couverture : *Parfois une femme ressemble à une contrebasse qui brûle*, Marie-Émilie Alaphilippe.

Cactus
Calamité
-
Sept

Marie-Émilie Alaphilippe
Mathieu Gabard
Élie Guilou
Paul Carencó
Erwan Ledoux
Émir Naturel
Armelle Berger

À l'heure tranquille
où s'ouvre la fleur fragile du cactus
à la mi-nuit d'un bleu figé
je reçois à ma table les animaux célestes.

Anthony Phelps, *Mon pays que voici*

Abats

Les abats bâclés de ta bave me brisent
Même quand j'écoute ABBA ton babil m'attise
J'ai tout tenté la tise le teuch la teuch et l'hémis-
tiche
J'entends toujours en moi tes petits pas de biche

Les rebonds bombés de ta bouche abusent
Les plumes dorées de mes ailes de buse
Tu t'acharnes et chies sur tous mes chemins
Ta langue lynche mes lendemains

Mathieu Gabard

Où tu vas ?

Où tu vas ?

Avec ta robe bleue, celle que tu préfères
Sans lumière, ce bleu tire un peu sur le vert
Tu dis que la nuit noire ne la tâchera pas.

Où tu vas ?

Ton regard est si clair, il ne me cache rien
Je peux voir au travers, c'est la neige au matin
Malgré le maquillage, à ton âge, déjà...

Où tu vas ?

Le rouge de tes joues a déteint sur tes lèvres
Enfant dormant debout, femme qui se relève
N'enlève rien surtout, talon ou pyjama

Où tu vas ?

Ne me dis pas pourquoi, ne dis pas avec qui
Ni ce que tu feras quand tu seras partie
Je ne veux rien savoir, à part...

Tu bourgeonnes, je freine. Peine perdue.
Voilà la lune pleine et ta bouche charnue
Je vais contre la sève, la sève va de soi

Où tu vas ?

Je sais que cette laisse, empêchant les erreurs
Empêche aussi le reste, ne reste que la peur.
Je la détache alors, si tu sors dis moi...

Où tu vas ?

Avance dans le vide, naïve et prudente
Le torrent décide et dessine la pente
Dans le déséquilibre.

Élie Guillou

La Rose de Jéricho

Une rose roule sur le sol aride
Tu la regardes triste, princesse
Tu la reconnais

Fleur-soleil
Rose-désastre
Ma princesse
A la merci des vents

Oh tu la reconnais triste princesse
rose qui roule à ton regard

Quand le soleil fait fuir toute humidité
La rose se met en boule
Rose marron
Rose asséchée
Rose morte
Croit-on
Bien au contraire
Elle se replie
Elle médite
Elle invoque le ciel
Convoque les nuées

Elle peut rester des années sans une goutte d'eau
Ses atours marrons et sa peau de décès ont beau la
condamner
Les déserts arides les pluies vagabondes ont beau la
dire morte
Elle recèle en son sein un trésor qu'elle chérit
Une infinitésimale perle, microscopique diamant
hydrique
Rosée prophétique des matinées aveugles

Et quand les eaux lointaines reviennent la caresser
Dans un lascif et lent frisson elle se redéploie
Plus belle que jamais
Plus sage
Plus cosmique

Celle qui revit
Celle qui revient
D'entre les morts
Fleur de rocher
Goutte d'eau du désert

Ô ma princesse
Ne désespère pas
Car tu détiens l'espoir
Dans cet écrin de ruine qui te rend si triste
Tu détiens la beauté

Et je la vois en toi
ô ma princesse de terre brûlée
Ne sois pas triste

Et la beauté appelle l'avalanche de la beauté
Quand les dépressions ouvrent la brèche au
mauvais temps
Des cascades s'engouffrent de toutes parts
Des rivières d'oisillons cherchent des fleurs à butiner

Ô ma princesse
Ne désespère pas
L'espoir vit en toi
À l'appel des pluies

Mathieu Gabard

Nuit

La nuit, ta douce alliée, la lune, ton astre-sort.
J'écoute tes prières, ô mon amour et tu écoutes mes
plaintes, ô mon désastre.
Nos secrets révélés la nuit, la nuit, voile de nos rêves,
Révèlent douleur et amour.

Eparpillés, à terre, jambes mélangées, nos lèvres
Livrent ensemble un combat acharné : confessions
et pardons
Et dans un souffle unique, des paroles brûlent l'âme.
Et un instant devenu éclat d'éternité
Et un lit devenu morceau de paradis.

Salives et doigts embrassés, corps tendus et âmes unies,
La nuit traverse rythmes et chimies ;
La nuit nourrit fantasmes et envies ;
La nuit alanguie s'allonge.
Draps et matelas suspendus au ciel !
Et soudain le soleil nous surprend dans d'étranges
emboîtements,
Blesse de sa lumière nos fesses
Ensanglante l'amour consumé.
Un éclat de lumière tombe dans sa gorge enuitée,
Un autre dans ma tête, plus de parole ni de son.

Deux bêtes traquées, inquiètes, immobiles
Guettant les gestes de la porte, les gestes du miroir,
Et en un même accord nous refaisons
Nuit et lune par la grâce de Rideaux et Couette !

Et notre nuit partage l'amour qui grandit à
l'ombre du jour !

Paul Carencio

Forro et shifumi

Lui : Shifumi ! ... Papier. Gagné. Ça rattrape donc ma défaite précédente. M : 1. E : 1. Je prends donc le côté gauche (logique). De mon lit simple. Mais simple comme la façon de sentir que tu n'es de toute façon pas loin.

Kelk esprit ma Tou aura encore fait vivre une ou deux inspirations phonétiquement nasales et blotties le long de mon cou. Forro envoyé vers tes étoiles. Mais il a pris les rails de vendredi. Ca va donc prendre son temps.

Elle : $02h04 - 23h36 = 02h28$, compte spontané (illogique). Temps élémentaire de déplacement [décri] entre nos cellul(ères). Point d'entrée stratégique vers mes rêves atteint. Feux d'artifice. Puissance 2. Suis-je suffisamment [adroit] pour une simple cohabitation ? Fait le bruit de tes échos. Mais mes rêves m'inspirent à nouveau vers l'indit. Nuit.

$02h35 - 02h04 = 33$, temps élémentaire de formulation de pensée oscillante, réflexion-rêve-miroir déformant-nuit absorbante. Fin de la pause réhydratante.

03h03. Désir de toi. Réveil plus fort. Si je lis bien, t(h)rases probables de ta vie dans ma boîte mail. Go. Bingo.

Lui : 6h15-3h03 : un siècle (de limbes féroces) qui aura duRé 3h. Et des poussières, nécessaires. Car je serai tombé sur ton message à 6h06, je te proposerais alors que l'on se convertisse tout de suite : les signes s'accumulent comme sur un péage d'auto-route en surrégime. Les enfants sur la plage arrière sacrément excités. J'inspire, reprends le volant façon felden, tu me regardes. Je sens bien qu'ils vont être heureux là-bas. La route est longue, mais c'est ça qui est bon. Je sors du péage, à bout de souffle. Mais nous prenons maintenant la direction des limbes du soleil.

M & E

Un et deux

Ah ! Je saurai bientôt renverser les brouettes de rage loin d'elle et près de l'autre sévèrement caduc ; on n'ira ni ne fuira dans les délices admirables. Ainsi, rien, jamais, plus, pour moi, de moi, ne sera dit. Je déviderai les bobines du savoir en rayant consciencieusement les sillons de la langues. Chaque début devra se reconnaître seul et oser confronter aux coutumes la force neuve des arrachés.

Il ne savait que gémir ou planter des limes effilées dans l'oubli. Son aspect exsangue nourrissait savamment les frissons qui dormaient aux creux graciles de ses rêves. Lorsque son père tonnait, son errance immense disparaissait : résolu à être différent, il refusait les destinées parallèles. Son grand appétit pour l'inédit réveillait l'aridité opaque qui portait tous les horizons ; mais il n'osait le laisser croître en son paysage.

Émir Naturel & Marie-Émilie Alaphilippe

Hauteurs

Peau brûlée, ravages au corps, nuit ivre, rêves
de fièvre, froid de feu, éruptions, grandes eaux,
convulsions-circonvolutions-volutes...

Sous ma peau le soleil pénétré fait ses fébriles
révolutions.

Épuisement

Repos

Dessin

C'est en dessinant l'église que j'ai remarqué qu'on
avait enlevé l'échafaudage.

Une goutte de café froid.

Dehors

Quand je commence à voir, la révolte surgit : comment
accepter que lever les paupières n'a jamais suffi ?

Vertige

Émir Naturel

Au fond des bars

Au fond des bars la tristesse qu'on racle et le dépôt au fond des verres l'amitié éphémère, l'amer connaissance les larmes d'alcool cristallisent, assèchent les yeux, tracent des sillons de sang sous mes yeux , un paysage dessiné à l'encre chinoise – je t'aime pourtant tellement- aussi sûr que l'inquiétude, un poignard travaille mon cœur, comme des vautours bouffant mon foie, l'inquiétude qui se ronge les ongles les nuits vénéneuses et le poison, les nuits qui bégaiement les bruits qui imbéciles et les idioties, la vantardise bête éructe et se fait remarquer trop de bruit qui casse un fil ténu évidemment pas besoin de le dire les nuits qui se reproduisent, seules l'amertume et la solitude montent en puissance, s'intensifient les promesses de ne pas recommencer les promesses de sainte à une pute tous mes échecs tous mes errements tous mes malentendus la nostalgie la tristesse ... profonde ... infinie sous les étoiles la nuit intense les ténèbres ont bien un cœur au cœur de la cité les coups les bouteilles éclatées les coups un halo de lumière froide et dégueulasse comme dans une salle d'opération- c'est bien sûr d'une dissection qu'il s'agit, celle de l'âme des habitants des ombres et de l'ombre bref

comme toujours à la lutte avec mon syndrome de Peter Pan- les clopes fumées partent à l'infini j'ai les pièces détachées une poignée de main au hasard inconnue presque étoile noire véritable Adieu la nuit intense et infinie les voix espagnoles no hay vuelta le ménage il est l'heure mon amour sale et puant et un éclat de rire au fond au loin et profond et dans une grimace te révèle toute ma noirceur, l'avidité et la maigreur et la laideur, toutes dents dehors on y résolve des problème sans solutions- je t'aime quand même même je t'adore- et ton haleine et ton diadème dors je t'aime- et dans ton maigreur d'âme je t'aime malgré tout moi et mes péchés et puis je t'aime comme un funambule aime le vertige comme un pirate chercheur d'or et si je t'aime c'est pour ce que tu m'apportes comme une forêt vierge et puis je t'aime comme un poète aime malgré tout la plainte comme un déconnecté un vagabond un vague à l'âme, comme un fêlure au coin de l'âme et je m'éloigne parfois tout doucement sans faire exprès sans renoncement ni reniement et ne te retourne pas je ne me retourne pas je peux pas te voir si près ne me quitte pas emportée par la barque sur le calme lac presque rivière de

loin en loin en fumée je te cherche par-dessus mon
épaule par ma main cherchant ma main cherchant
ta main sans me retourner sans me voir sans te
voir retourner au loin au loin si mouvement intime
presque touché je t'aime si fort moi si insensé au
pavillons des morts noyés au garde à vue immobile
au centre malheureusement

Paul Carencio

(Songeuse, au-dessus de son bol)

Quand je mange de la soupe d'ortie, j'ai l'impression de manger la forêt.

La patate, c'est le nerf de la guerre : plus t'as de patate, plus t'as de soupe ; mais la courge, c'est la vie, parce que la patate, c'est tricher, c'est pas un légume.

La farine de blé aussi, c'est tricher.

Armelle Berger

Une publication EISPI

www.eispi.fr

Imprimé par :



lesenfantshirondelle.blogspot.fr

Montreuil, février 2013